

## Le voyage

### **18 août 1944, 6 heures,**

Serrés les uns contre les autres, les détenus passent une première nuit dans les wagons, à quelques kilomètres du camp d'internement de Royallieu. A l'aube, une locomotive en provenance de Soissons s'accroche au convoi, annonçant un départ imminent. Le train s'ébranle à 6 heures du matin et roule vers Soissons. Des déportés jetèrent une feuille de papier par les fenestrons des wagons pour informer leur famille d'un départ vers une destination inconnue.

Aux différentes haltes dans des gares la question de la poursuite du convoi se pose, chef de gare et croix rouge tentent de stopper ce voyage infernal, les bombardements retardent le convoi: peine perdue, le train poursuit sa route.

### **un ravitaillement inexistant.**

A Reims, un semblant de ravitaillement a lieu.

Dans le wagon des frères Michaut, la situation devient difficilement tenable. Les hommes souffrent de la chaleur, de la soif, de l'enfermement :

Edouard Michaut livre un résumé de ces moments « Une demi-torpeur qui ne calme pourtant pas la souffrance nous envahit. Voilà 24 heures que nous n'avons rien bu. Les bouches et les gosiers sont desséchés. La langue est râpeuse contre le palais.

Nous sentons l'asphyxie qui nous opprime. La respiration se fait haletante. De temps en temps on essaye de gagner l'une des deux petites fenêtres barricadées de barbelés larges d'environ 40 centimètres sur 20 centimètres de hauteur qui seules assurent l'aération et l'éclairage du wagon. Il faut enjamber les camarades accroupis, serrés les uns contre les autres. Les plus mal en point ont pu réussir à s'étendre. La plupart sont à moitié nus. La sueur coule abondamment du front, du dos, de la poitrine. Philibert de Rambuteau lèche la sueur qui coule du dos de son père. D'autres lèchent les ferrures des wagons sur lesquelles un peu de vapeur d'eau s'est condensée. Quelques-uns commencent à divaguer, notamment le docteur Roos de Noyon.

Le grand soleil d'août frappe toujours le wagon, nous rôtit comme dans un four, ou plus exactement nous cuit à l'étuvée.

Reynier qui a acquis en Tunisie une certaine expérience des chaleurs nous affirme qu'il n'a jamais eu si chaud :

- Il fait au moins 60 degrés.

Après avoir humé péniblement quelques bouffées d'air qui nous semble frais, vaincu par la fatigue, on est obligé de s'accroupir à nouveau. La position est pénible, les os du coccyx nous font mal. Les jambes se raidissent sous les courbatures à force d'être pliées.

Le pain touché de la Croix-Rouge, que nous n'avons pu manger faute de salive, nous sert de siège et tombe en miettes qui se collent partout. L'élégant chapeau noir à bords roulés dont Noël Rabut n'a pas voulu se séparer sert également de siège. Le fameux maltofruit que certains ont entamé se répand partout, sur les mains, sur les jambes, sur les cheveux même. Tout est poisseux, tout est gluant.

Dans cette atmosphère moite et puante de corps nus en sueur, domine l'odeur pénétrante du seau à excréments qui occupe le milieu du wagon. Il déborde déjà, et si soigneusement que l'on s'en gare, plusieurs en ont souillé leurs vêtements pendant la nuit.

Le train stationne sur un remblai élevé. En contrebas, des potagers, de riantes maisons entourées de jardins en pleine floraison.

Un wagonnet remonte le long de notre train sur la voie opposée. C'est la Croix-Rouge qui nous apporte de la grenadine, du pain et des victuailles. Tout est soigneusement entreposé dans le wagon à bagages des Allemands. Nous n'en aurons pas une miette."

Marcel Colignon donne une autre version, laissant supposer une différence de traitement entre les wagons : «À l'arrêt en gare de Reims, la Croix-Rouge nous fait passer des brocs d'eau groseillée. Deux brocs par wagon d'assoiffés. Mais tout le monde en a, grâce à la discipline de tous, chacun son tour, distribuée par nos colonels. Un broc d'eau qui revient est mis en réserve sous la garde de Madelin. »

Emile Fournier, germanophone, croise une conversation entre deux Allemands : « En gare de Reims, des trains sanitaires allemands, venant très probablement de Paris, s'arrêtèrent en face de nous. A l'interrogation d'une infirmière qui, intriguée, désire connaître la marchandise transportée, un SS répondit... aimablement : « Es ist ein Schweineaug », (c'est un train de cochons) ».